

Bernard LAHIRE, *L'esprit sociologique*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Textes à l'appui, 2005, 435 p.

Christian Guincharde



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7787>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7787](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7787)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

ISBN : 978-2-86480-828-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Christian Guincharde, « Bernard LAHIRE, *L'esprit sociologique* », *Questions de communication* [En ligne], 10 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 22 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7787> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7787>

Ce document a été généré automatiquement le 22 mars 2021.

Tous droits réservés

Bernard LAHIRE, *L'esprit sociologique*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Textes à l'appui, 2005, 435 p.

Christian Guinchard

RÉFÉRENCE

Bernard LAHIRE, *L'esprit sociologique*. Paris, Éd. La Découverte, coll. Textes à l'appui, 2005, 435 p.

- 1 Par un effort permanent de réforme des illusions qui voilent la réalité sociale, le sociologue s'efforce d'éclaircir ce que le sens commun – trop souvent paré des atours de la science – s'acharne à obscurcir. La dimension polémique de l'ouvrage et le vocabulaire de l'auteur évoquent Gaston Bachelard mais, dans le cadre spécifique des sciences humaines, on peut reconnaître que le souci de rigueur qui s'affirme à chaque page de ce livre assume pleinement les exigences formulées par Jean-Claude Passeron dans *Le Raisonnement sociologique* (Paris, Albin Michel, 2006). À cet égard, *L'esprit sociologique* se fonde sur des ruptures spécifiques qu'il importe de montrer à l'œuvre. Critique et souvent polémique, l'auteur adresse de sévères remontrances à l'encontre des plus illustres auteurs de la discipline qui n'assument pas totalement le « contrôle intellectuel de soi » propre au métier de sociologue. De plus, il n'hésite pas à engager une véritable controverse avec les anthropologues naturalistes nourris de sciences cognitives (Dan Sperber et Pascal Boyer). La fin du livre lui donne l'occasion de dénoncer la soutenance de thèse en sociologie d'Elisabeth Tessier comme une scandaleuse imposture dont il importe d'analyser les conditions sociales de possibilité.
- 2 La première partie de l'ouvrage, intitulée « Décrire, interpréter, objectiver », insiste tout particulièrement sur la nécessité de fonder la sociologie sur la constitution de corpus clairement indexés ainsi que théoriquement et méthodologiquement construits. Dans cette perspective, la description apparaît comme un « remède puissant contre toute inflation herméneutique » (p. 34). On pourrait dire, à la manière de Jean-Claude Passeron, que, dans ces conditions, la description tient lieu de principe de réalité sociologique. Ensuite, l'auteur rappelle que l'interprétation ne peut être séparée des

autres moments de l'enquête. Loin d'apparaître à la fin du processus d'investigation lorsque le chercheur se penche sur le matériel empirique qu'il a réuni, elle est présente dès la construction de l'objet et accompagne le processus de recherche jusque dans les décisions méthodologiques les plus ténues. De plus, l'auteur rappelle qu'en sciences sociales, l'interprétation créant toujours un supplément de sens, s'avance au-delà de ce que produisent d'eux-mêmes les personnes, les documents, et autres sources interrogés par le sociologue. À cet égard, la rigueur scientifique ne saurait se satisfaire d'un relativisme dans lequel toutes les interprétations se vaudraient et le sociologue doit accepter l'obligation de soumettre toutes ses interprétations à la critique rationnelle de ses pairs. Pour nous permettre de mesurer les risques de surinterprétation liés à la faiblesse – voire à l'absence – d'un corpus de données rigoureusement construit, l'auteur n'hésite pas à dénoncer l'absence de fondement empirique d'un ouvrage tel que *La société de consommation* (Jean Baudrillard, Paris, Gallimard, 1970) ou à critiquer telle envolée herméneutique sur l'écriture et la lecture dans *Tristes tropiques* (Claude Lévi-Strauss, Paris, Plon, 1955). Il ne peut exister d'herméneutique libre en sociologie. Référée à un corpus défini, exposée à la critique rationnelle « toute interprétation sociologique pertinente est une sur/interprétation contrôlée » (p. 64). Le raisonnement analogique ou métaphorique est le principal outil de l'interprétation. Toujours à la limite de l'enfermement dans un sens convenu ou de l'envolée intempestive, les métaphores doivent être dérangeantes et créatrices de sens. L'auteur leur reconnaît une fonction heuristique indéniable. Cependant, il ajoute à ce constat une très intéressante analyse des raisons sociales pour lesquelles une métaphore peut être maintenue hors de ses limites de validité, abusivement généralisée, à des fins d'identification d'un chercheur. De ce point de vue, le constructivisme peut être envisagé comme une métaphore morte, un tic de langage et de pensée, nécessaire au décollage de la pensée lorsqu'elle doit s'arracher au naturalisme, mais finissant par devenir un véritable obstacle au raisonnement sociologique lorsqu'il est systématisé.

- 3 Les pages que Bernard Lahire consacre ensuite à Michel Foucault explicitent nettement la nécessité de fonder ses propos sur un corpus de données empiriques clairement constitué comme tel. Assumant cette position, « Foucault a partagé l'esprit d'enquête des chercheurs en sciences sociales » (p. 119), Bernard Lahire souligne au passage la convergence de ses propres travaux sur *La culture des individus* (Paris, Éd. La Découverte, 2004) avec les analyses foucaaldiennes du souci de soi antique. Dans les deux cas, « chaque individu est potentiellement une arène de la lutte des classements symboliques » (p. 136). Dans le dernier chapitre de cette première partie, l'auteur rappelle que l'objectivation des caractéristiques d'autrui ne doit pas se confondre avec une tentative de disqualification. Visiblement, il s'agit d'une réflexion portant non seulement sur la posture adoptée par le sociologue à l'égard des personnes enquêtées, mais aussi d'une question concernant les règles de la critique sociologique. La dénonciation des intérêts plus ou moins cachés liés aux travaux d'un adversaire scientifique ne peut pas remplacer la réfutation logique des arguments avancés par cet adversaire.
- 4 La seconde partie de l'ouvrage s'intitule « Ce qui se fait, ce qui se dit, ce qui s'écrit ». Abordant cette partie, le lecteur se souviendra que, dès les premières pages de l'ouvrage, l'auteur affirme que « la description esthétique n'a pas lieu d'être en sciences sociales » (p. 35). Cependant, il semble que sa posture soit plus nuancée que certaines de ses affirmations. L'ensemble de cette partie en témoigne. Aussi le chapitre intitulé « Logiques pratiques : le faire et le dire sur le faire » crée-t-il un rapport indirect mais

des plus intéressants avec la littérature en ouvrant une série d'interrogations réellement fécondes, autant sur la formulation même des questions des enquêteurs, que sur les catégories mobilisées dans la restitution des résultats d'une enquête. D'après Bernard Lahire, à tous les moments de son travail, l'enquêteur doit faire preuve d'un grand esprit de finesse afin d'éviter d'enfermer les discours sur l'action dans le cadre des catégories officielles de description des pratiques. Ici, l'auteur s'appuie sur ses propres travaux, visant à faire émerger une véritable description des pratiques de lecture et d'écriture hors des normes imposées par l'école. Ainsi le sociologue travaille-t-il à redresser les effets de filtrage catégoriels imposés par les appareils d'encadrement (école, syndicats...). Dans le chapitre suivant, il rappelle qu'une biographie accumulant des données empiriques disparates n'intéresse pas le sociologue. Il lui faut y mettre de la cohérence en choisissant et organisant ses matériaux pour en faire un réel objet scientifique. Mais comment sélectionner les matériaux pertinents et les organiser ? Au principe d'un travail sociologique à partir des biographies repose l'idée que « dans le plus personnel se lit le plus impersonnel, dans le plus individuel le plus collectif » (p. 170). Le chapitre suivant consacre de très intéressantes analyses des intuitions sociologiques de Georges Simenon, Albert Memmi et Luigi Pirandello. Toutefois, ces intuitions, pour pertinentes qu'elles soient, ne se substituent pas à l'analyse sociologique. C'est en quelque sorte le sociologue qui les accomplit et les mène à terme. Si le sociologue doit lutter contre la « tentation » d'une écriture qui le dispenserait indûment des charges de l'enquête empirique, la lecture de la littérature est une occasion d'accroître sa sensibilité et son imagination sociologique que le sociologue ne doit absolument pas négliger.

- 5 La troisième partie de l'ouvrage s'intitule « Dispositions, dispositifs ». Dans le premier chapitre de celle-ci, c'est en engageant une polémique avec les prises de positions naturalistes, en affirmant sa volonté de résister à l'hégémonie des sciences cognitives, que Bernard Lahire fonde un programme de recherches sur la genèse sociale des dispositions. L'auteur se livre à une analyse critique des positions théoriques adoptées par certains anthropologues comme Pascal Boyer et Dan Sperber. Cependant, il souligne que c'est par la réalisation d'enquêtes empiriques bien construites qu'une sociologie « dispositionnaliste et contextualiste » (p. 315) pourra scientifiquement s'opposer à ces théories séduisantes. Le chapitre suivant s'inscrit dans le prolongement de cette perspective programmatique. Il s'attache à l'étude du sport comme pratique socialisante où se constituent des dispositions spécifiques. Parmi les questions qu'on pourrait poser dans des enquêtes portant sur ce domaine d'activités, rompant encore une fois avec les idées reçues, l'auteur se demande si les dispositions acquises dans le cadre des activités sportives sont transférables à d'autres domaines d'activités. Bernard Lahire clôt cette partie par un chapitre sur l'analyse de la pédagogie de l'autonomie. Il montre comment ce discours dominant suppose l'intériorisation du regard scolaire par les élèves. Il lie la recherche de cette autonomie à de nouvelles formes de pouvoir s'accompagnant de la disparition des contacts interpersonnels (utiliser des machines pour obtenir un billet de train, faire la queue dans une administration avec des tickets...). Enfin, il rappelle que la valorisation de l'autonomie a des effets indéniablement stigmatisants lorsque le manque d'autonomie devient synonyme d'échec scolaire.
- 6 La conclusion de l'ouvrage, présentée comme une défense et illustration du métier de sociologue, est composée de deux chapitres. Le premier revient sur la thèse d'Elisabeth Tessier. Dirigée par Michel Maffesoli, la thèse s'intitule « Situation épistémologique de

l'astrologie à travers l'ambivalence fascination/rejet dans les sociétés postmodernes ». Elle a été soutenue à Paris 5, le 7 avril 2001, et a fait polémique chez les sociologues. Elle est abondamment citée et finement analysée par Bernard Lahire. Ainsi constate-t-on sans peine qu'elle est dénuée de toute qualité sociologique. Mais surtout, Bernard Lahire s'interroge sur les fonctionnements institutionnels et scientifiques permettant à un directeur de thèse et à un jury d'attribuer le titre de docteur en sociologie à l'auteur d'un tel travail. Il peut sembler que le sociologue évoque la polémique plus qu'il ne l'analyse, qu'il renvoie chacune des personnes impliquées dans cette imposture à ses responsabilités personnelles. Faut-il penser que la valeur scientifique des travaux de sociologie est condamnée à reposer sur le seul ascétisme personnel des chercheurs ? Malgré toutes les dérives qu'il a tenté de corriger au fil des pages de cet ouvrage, par-delà l'imposture majeure que nous venons d'évoquer, Bernard Lahire ne semble pas se résigner. Le dernier chapitre dans lequel il ne propose rien moins qu'un enseignement des sciences du monde social à l'école primaire en témoigne. Bien entendu, il ne s'agit pas d'enseigner des théories mais de « former des citoyens qui seraient un peu plus sujets de leurs actions dans un monde social dénaturalisé, rendu un peu moins opaque, un peu moins étrange et un peu moins immaîtrisable » (p. 402). Prendre les choses à la racine, dès l'école primaire, afin de constituer une posture pertinente, n'est-ce pas le meilleur moyen de renforcer le travail éducatif accompli par le sociologue dans cet ouvrage et, sans doute, tout au long de son œuvre ?

AUTEURS

CHRISTIAN GUINCHARD

Université de Haute-Alsace

CREM, université Paul Verlaine-Metz